

**Pour citer cet article :**

Molina G., 2007, « L'influence de la littérature sur les représentations de la ville – L'exemple de la "ville tentaculaire" ou l'instrumentalisation politique d'une matrice poétique », *BAGF* Bulletin de l'Association de Géographes Français, *Géographie et littérature*, Septembre 2007-3, 84<sup>e</sup> année, pp.287-303.

***L'influence de la littérature sur les représentations de la ville -  
L'exemple de la "ville tentaculaire" ou l'instrumentalisation politique  
d'une matrice poétique***

THE INFLUENCE OF LITERATURE ON CITIES REPRESENTATIONS - THE EXEMPLE OF THE  
"TENTACULAR CITY" OR THE POLITICAL INSTRUMENTALISATION OF A POETIC MATRIX

**Géraldine MOLINA\***

Résumé :

*Témoignage d'une représentation du monde et donc de l'espace, support pédagogique efficace, ornementation séduisante par le biais de citations ou d'exergues sont les principales utilisations connues et reconnues de la littérature en Géographie. Au delà de ces différentes approches dont la pertinence n'est désormais plus à démontrer, la littérature ne pourrait-elle pas également être considérée du point de vue de son efficacité, de son rôle dans la formation des représentations de l'espace et notamment de la ville ? Cette interrogation oriente un projet de recherche en cours dont cet article se propose de livrer quelques tenants et aboutissants. Une brève approche théorique précisera les présupposés qui sous-tendent la réflexion sur la littérature comme un foyer privilégié de création de matrices structurant les représentations urbaines. Afin d'apprécier ensuite les processus au travers desquels ces matrices sont réinvesties ou instrumentalisées par différents acteurs de l'urbain et s'inscrivent dans des stratégies participant à la construction et à l'évolution de la ville, une étude de cas sera proposée. Il s'agit de l'instrumentalisation politique de la matrice de la ville tentaculaire née dans l'œuvre du poète belge Emile Verhaeren dans le discours sur la décentralisation et les grands ensembles de Pierre Sudreau, ministre de la construction du président De Gaulle.*

Mots-clés : représentations urbaines, matrices, interactions, poésie, instrumentalisation, recomposition, stratégie discursive.

Abstract :

*An evidence of the representation of the world and thus of space, an effective pedagogical medium, an attractive ornamentation by the way of quotations or epigraph, such are the main known and recognised uses of literature in Geography. Beyond these various approaches, which relevance is no longer to be demonstrated, literature could be considered for its efficiency, for its role in the formation of space representations and more particularly in urban representations. This issue corresponds to the orientation given to a current research work which some ins and outs will be given in this article. The presuppositions underlying the reflection of literature as a source for the creation of matrix that structure urban representations will be provided in a short theoretical approach. Then, a case study will be proposed in order to give an understanding of the process through which these matrixes are reintroduced or instrumentalised by different urban actors and integrated in the strategies implied in the urban making and evolution. The matter in hand is the political instrumentalisation of the tentacular urban matrix born in Belgian poet*

\* Allocataire-Monitrice au laboratoire CIRUS-CIEU, université de Toulouse II Le Mirail, geraldine.molina@univ-tlse2.fr

*Emile Verhaeren's work in the speech on decentralisation and large complexes of French President De Gaulle's construction minister, Pierre Sudreau.*

Key words : urban representations, matrix, instrumentalisation, poetry, recombining, discursive strategy,.

### Introduction :

Cet article livre quelques unes des lignes directrices d'un travail de thèse en cours portant sur le thème des représentations urbaines et de la littérature. Cette recherche part d'un constat simple : la ville repose sur une multitude de représentations qui participent à en déterminer la complexité. Dès lors, comment analyser, construire la ville et prétendre apporter un soutien efficace à l'action et la gestion urbaine sans comprendre ce qui la constitue et comment se construisent, évoluent et interagissent les représentations qui la font ? Un tel questionnement révèle la nécessité de s'interroger sur les représentations et sur leur mode de construction et d'évolution.

La présente contribution souhaite proposer un rapide aperçu de la construction théorique qui soutient cette recherche et présenter ensuite une étude de cas qui permet d'apprécier comment cette réflexion éclaire le discours sur la ville d'un acteur politique, le ministre de la construction du Président De Gaulle<sup>1</sup>. Un article d'Evelyn Cohen<sup>2</sup> présentait une analyse des fondements idéologiques de ce discours qui se donne à entendre comme un ensemble de constatations objectives et scientifiques de la situation urbaine de la fin des années 1950 en France. Elle s'attachait ainsi à révéler « les représentations mentales et figurées de Paris qui en sont la toile de fond »<sup>3</sup> et concluait que le discours intègre des « stéréotypes anciens [comme] celui de la ville tentaculaire »<sup>4</sup>.

L'analyse proposée ici se focalise sur ce motif particulier de la ville tentaculaire. Cette image n'est pas sans histoire en effet. Elle naît à la fin du XIX<sup>e</sup> dans le genre poétique et plus précisément dans les œuvres d'Emile Verhaeren, *Les Campagnes hallucinées* et *Les Villes tentaculaires*<sup>5</sup>. Le poète belge sut doter l'idéologie « urbaphobe »<sup>6</sup> d'une métaphore extrêmement percutante en reprenant une image bien ancrée dans l'imaginaire collectif, celle de la pieuvre,<sup>7</sup> et en l'associant à celle de la ville moderne. Véhiculé notamment par l'école, ce motif allait s'inscrire durablement, circuler dans l'imaginaire social<sup>8</sup>, et, acquérant ainsi un statut archétypal, en devenir une matrice essentielle. Cette matrice de la ville tentaculaire se diffuse même dans le monde des géographes et se retrouve notamment dans l'ouvrage d'Albert Demangeon, *Paris, la ville et sa banlieue* paru 1933.<sup>9</sup>

L'enjeu de la réflexion sera donc ici d'approfondir l'analyse d'un aspect du discours à partir d'un nouvel outil pour l'étude des représentations, la notion de matrice, et de prolonger ainsi le travail engagé par Cohen. Il s'agira de démontrer que le discours de Pierre Sudreau et plus largement l'émission dans laquelle il est énoncé reposent en partie sur une reprise de la matrice poétique de la ville tentaculaire qui participe à une stratégie discursive visant à justifier des actions de grande ampleur sur la ville à la fin des

<sup>1</sup> Pierre SUDREAU fut avant la seconde guerre mondiale militant de la droite nationaliste. Pendant la guerre, il s'engagea comme chef de réseau dans la Résistance et sera déporté à Buchenwald. Après la guerre, il sera préfet à Blois avant de devenir en juin 1958 ministre de la construction dans le gouvernement de de Gaulle.

<sup>2</sup> COHEN E. 2004 - « Expliquer Paris à la télévision : Pierre Sudreau et les problèmes de la construction (1958) », *Sociétés et Représentations*, « Imaginaires parisiens » n°17, CREDHESS, pp.117-127.

<sup>3</sup> Id., p.119.

<sup>4</sup> Id., p.127.

<sup>5</sup> Respectivement de 1893 et 1895 ; VERHAEREN E., *Les Campagnes hallucinées, Les Villes tentaculaires*, nrf, Poésie/Gallimard, 1982

<sup>6</sup> L'idéologie anti-urbaine trouve ses racines dans des temps bien reculés mais prit, avec l'avènement de la ville moderne au XIX<sup>e</sup>, une ampleur particulière. Verhaeren est donc un représentant parmi bien d'autres de cette idéologie. Rappelons pour exemple l'œuvre de Jules Verne *Paris au XX<sup>e</sup> siècle* publiée à titre posthume.

<sup>7</sup> Dont une des occurrences les plus célèbres, intégrée dans une esthétique de la menace, se trouve certainement dans le roman de Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers* publié pour la première fois en 1870.

<sup>8</sup> Le terme est emprunté à Bernard MARCHAND et Joëlle SALOMON CAVIN, site Internet <http://www-ohp.univ-paris1.fr/>.

<sup>9</sup> Paris, éd. Bourrellet.

années 1950<sup>10</sup>. Il ne s'agit bien évidemment pas de remettre en question ou de minimiser l'importance de la crise urbaine des années 1950, mais de souligner le rôle joué par un archétype poétique dans une mise en scène discursive ayant pour objectif de légitimer un choix politique d'aménagement du territoire. Une analyse textuelle des deux recueils poétiques précisera les caractéristiques principales de cette matrice, puis une étude du discours de Pierre Sudreau dégagera ensuite ses constantes et variations dans sa version politique et précisera son rôle dans l'économie générale du discours.

## 1- L'entrée par les représentations et la littérature ou une démarche originale d'approche de l'objet ville

### **1-1- La ville, un kaléidoscope de représentations**

Voir la ville comme le résultat d'un ensemble de représentations en interactions permanentes implique de s'accorder sur une définition très large de la notion de représentation. Il paraît alors indispensable de l'envisager au-delà des clivages artificiellement simplistes entre idéal et matériel et, dans une posture constructiviste, de considérer que les représentations organisent notre rapport au monde et donc à l'espace urbain. L'idée principale sur laquelle repose la posture constructiviste peut schématiquement être résumée ainsi : la réalité n'est pas accessible en tant que telle, l'homme construisant socialement et individuellement son rapport au monde par le biais de représentations<sup>11</sup>.

Médiatrices de notre rapport à l'espace, les représentations peuvent se manifester de différentes manières en adoptant des vecteurs qui vont assurer leur circulation et leur communication. Elles peuvent ainsi s'extérioriser au travers de discours, être activées lors de pratiques urbaines ou encore se matérialiser dans la production ou la transformation de formes urbaines. Dans ses analyses sur la morphologie urbaine, Marcel Roncayolo remarquait en effet « qu'il faut considérer la genèse des formes urbaines et remonter des formes aux opérations ou aux conceptions qui les définissent, et de ces opérations et conceptions à la société qui les porte »<sup>12</sup>. Il semble donc que la ville puisse ainsi être analysée par le géographe au travers de la diversité de manifestations des représentations qui lui donnent forme et sens. La ville s'apprécie alors comme le résultat d'un ensemble organisé, comme une architecture générale dans laquelle une multitude de représentations en interaction vient s'agencer.

Cette analyse conduit alors à définir l'évolution urbaine comme régie par une dynamique kaléidoscopique qui n'a de cesse de réorganiser en permanence les différentes représentations urbaines. En effet, au contact les unes des autres, certains de leurs éléments constitutifs circulent, se transmettent en subissant plus ou moins de modifications, en se combinant. Par ailleurs, d'autres composants tendent à s'effacer ou à disparaître alors que de nouveaux viennent s'intégrer aux représentations urbaines.

Ainsi, il semble que les représentations urbaines puissent s'analyser comme mettant toujours en jeu une tension entre conservation - du fait de matrices qu'elles reprennent à leur compte - et nouveauté - du fait de leur composition qui relève de l'inédit. La logique du processus représentationnel apparaît dans cette perspective comme une alchimie complexe, comme une dialectique temporelle, relevant à la fois d'une logique itérative et d'une logique prospective et innovante. Ce fonctionnement dynamique invite à penser les représentations en termes d'évolution, mais aussi de continuum.

### **1-2- Proposition d'un nouvel outil pour l'analyse des représentations : la notion de matrice**

La mise en évidence de ces processus organisant les représentations conduit à aborder une notion clé de la recherche en cours, la notion de matrice.<sup>13</sup> Dans cette étude, elle doit être entendue comme

<sup>10</sup> Pierre Sudreau a pu rencontrer cette matrice dans ses propres lectures ou l'emprunter aux représentations sociales de son époque. Christiane RIMBAUD, dans la biographie qu'elle lui consacre (*Pierre Sudreau, un homme libre*, coll. Documents, le cherche midi, Paris, 2004) souligne d'ailleurs sa culture littéraire et son goût précoce et très prononcé pour la lecture.

<sup>11</sup> Voir notamment l'ouvrage de BERGER P., LUCKMANN T., *La construction sociale de la réalité*, Paris, A. Colin, 1996 (pour l'édition française, l'édition anglaise date de 1966).

<sup>12</sup> RONCAYOLO M., *Les grammaires d'une ville. Essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille*, Paris, éd. de l'EHSS, 1996, p. 68.

<sup>13</sup> Il convient de préciser que, s'attachant à l'étude du milieu et du paysage comme « médiance », Augustin Berque, proposait déjà de concevoir le paysage comme une « empreinte-matrice ». Les « matrices phénoménologiques » correspondaient aux « schèmes de perception et d'interprétation du milieu » qui « ne cessent [...] d'engendrer des empreintes physiques [...] ; lesquelles, à leurs tour, influencent ces matrices » (BERQUE A., 2000 – *Médiance, de milieux en paysages* Géographiques, Reclus, Belin, 2000, pp.

synonyme de modèle organisant les représentations urbaines, comme structure simplifiée dont certains termes peuvent connaître des variations selon le champ, selon la représentation d'accueil de la matrice. Elle correspond à donc une structure qui naît dans une représentation, dans un champ inducteur. Elle tend ensuite à s'en détacher et à investir un champ d'accueil, une nouvelle représentation en subissant un certain nombre de modifications, d'adaptations. Certaines représentations apparaissent particulièrement favorables à la création de matrices qui vont ensuite se transmettre et circuler dans d'autres représentations. Il convient donc d'identifier un des lieux privilégiés de naissance de ces matrices.

### 1-3- Les grandes œuvres littéraires génératrices de matrices structurant les représentations urbaines

Convenant avec Michel Butor que « toutes les grandes œuvres, [...] transforment la façon dont nous voyons et racontons le monde, et par conséquent transforment le monde »<sup>14</sup>, nous devons nous interroger sur les raisons qui expliquent une telle efficacité. Un premier postulat consiste à considérer que la particularité de la représentation littéraire réside dans l'intensité des rapports entre cette représentation individuelle et les représentations sociales. La représentation littéraire se caractériserait donc par une faculté transpersonnelle. En lien avec le précédent, un second postulat repose sur la capacité de transmission de la représentation littéraire dans le temps. La représentation littéraire semble en effet présenter un fort potentiel transhistorique.

Or les représentations les plus efficaces d'un point de vue rhétorique sont celles qui exploitent les opportunités du conditionnement social. Le pouvoir d'influence littéraire apparaît donc particulièrement efficace sur les représentations sociales. Pour ce qui concerne l'objet urbain, certaines matrices littéraires mettant en scène la ville ont ainsi tendance à s'inscrire dans la logique d'un héritage, d'une mémoire collective. De fait, leur réinvestissement et éventuellement leur instrumentalisation paraissent pertinents pour tout discours sur la ville et ces grandes matrices peuvent ainsi être mises au service d'une intentionnalité particulière. Elles font alors l'objet d'une reconfiguration plus ou moins importante. Elles sont mises dans la perspective du discours dans lequel elles sont intégrées aboutissant à une nouvelle version de la matrice initiale créée par la littérature.

De plus, du fait de leur capacité à s'intégrer aux représentations sociales, ces matrices se diffusent et peuvent se retrouver dans d'autres représentations individuelles sans pour autant que le producteur de la représentation accueillant la matrice en soit forcément conscient et ait directement pris connaissance de la représentation littéraire. Leur appropriation par une entité collective conduit donc à envisager l'éventualité de représentations intermédiaires qui assurent la transition entre la littérature et la représentation individuelle dans laquelle se retrouve la matrice.

L'ensemble de ces réflexions invite à essayer de comprendre plus précisément la manière dont ces matrices circulent et contribuent ainsi à organiser les rapports de l'homme à l'espace urbain<sup>15</sup> au travers d'un cas d'étude. Les deux œuvres poétiques d'Emile Verhaeren *Les Campagnes hallucinées* et *Les Villes tentaculaires* s'organisent autour de la mise en scène particulièrement frappante et cauchemardesque de la

---

44). L'analyse proposée ici se focalise sur un objet d'étude particulier, la ville européenne, dont le sens - contrairement à certains milieux - n'est pas proposé uniquement à posteriori par l'homme mais préexistant et déterminant sa construction. La ville européenne correspond à un ensemble de représentations matérialisées dans sa forme même. Du fait de cette particularité de l'objet d'étude, notre analyse théorique diffère quelque peu de celle proposée par Berque, tout comme d'ailleurs la définition que nous souhaitons proposer de la notion de matrice.

<sup>14</sup>BUTOR M., 1995. - « Recherches sur la technique du roman », *Essais sur le roman*, Paris, Gallimard, pp. 112.

<sup>15</sup> Les outils proposés, notamment la notion de matrice, pour analyser l'influence de la littérature ont pu et pourraient encore faire l'objet de bien d'autres applications : à d'autres auteurs, à d'autres champs que celui de l'« urbaphobie » et d'autres genres que la poésie. L'influence de la littérature fut ainsi appréciée au travers de deux autres exemples dans un travail préalable (MOLINA G. - 2005, *Le Rôle de la littérature dans la formation des représentations de la ville*, Mémoire de DEA, Université de Toulouse II le Mirail). Le roman *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo fut à l'origine du mouvement de mobilisation pour la sauvegarde de la cathédrale à la suite duquel fut organisé le concours d'architecte pour la rénovation gagné par Viollet-le-Duc. Cet exemple a permis de mettre en évidence le poids d'un roman sur une action menée sur une forme urbaine. Par ailleurs, l'influence très forte du roman du XIXe sur des médias de masse actuels comme la bande-dessinée put également être appréciée par une étude de la transmission d'une matrice de la ville duale du roman zolien *Le Ventre de Paris*, vers la série de bande-dessinée « Les Fées noires, un récit en trois parties », *Le Diable Dauvert, La Tombe Issoire, Notre-Dame de dessous la terre*, de PECAU et DAMIEN, Guy Delcourt, 2001.

ville moderne. L'analyse qui suit s'intéressera donc à l'instrumentalisation de cette matrice poétique dans un discours de Pierre Sudreau sur la décentralisation et les grands ensembles à la fin des années 1950. Ce discours fut prononcé dans le cadre d'une série de cinq émissions hebdomadaires *Problèmes de la construction* programmée en novembre et décembre 1958 par initiative gouvernementale sur la chaîne RTF. Ces émissions ont été reproduites dans la collection *Images du temps présent à la télévision 1949-1964*<sup>16</sup>.

## 2- Identification de la matrice dans le genre poétique : la ville tentaculaire de Verhaeren, une représentation catastrophiste de la ville

La représentation de la ville selon Verhaeren repose sur une matrice indiquée par le titre même d'un des deux recueils : la ville tentaculaire. L'emploi de l'adjectif « tentaculaire » permet une symbolisation imagée pour décrire un développement multidirectionnel, envahissant et peu maîtrisé de la ville. Cette matrice se construit donc autour de deux enjeux : le recours et l'amplification du mythe de la monstruopole ainsi que le bouleversement de l'équilibre ville et campagne qui apparaît comme la conséquence désastreuse de la macrocéphalie urbaine. Cependant, il est surprenant de constater que la réunion de ces deux enjeux ne débouche pas sur une condamnation sans appel de la ville.

### **2-1- Le mythe de la monstruopole**

L'adjectif monstrueux signifie communément « qui est d'une taille, d'une intensité prodigieuse et insolite »<sup>17</sup>. Il semble particulièrement adapté pour qualifier la ville mise en vers et en images par le poète belge. Ainsi, dès le poème « La ville » sur lequel s'ouvre le recueil des *Campagnes Hallucinées*, revient, tel un refrain ponctuant le poème, la métaphore centrale et chère à Verhaeren : « C'est la ville tentaculaire, / La pieuvre ardente et l'ossuaire / Et la carcasse solennelle » (p.24). La démesure est également exprimée par le recours à d'autres procédés stylistiques tels que l'accumulation - celle des attributs de la ville<sup>18</sup> par exemple - ou encore la personnification de la ville : « Elle apparaît géante, et son cri sonne et son nom / Et la clarté que font ses feux d'or dans la nuit / Rayonne au loin, jusqu'aux planètes ! » (p.93).

Monstrueux également est le rythme qui caractérise l'univers urbain moderne avec ses « cohues » (p.91), ses « luttes d'instincts » (p.92), devant lesquelles le poète ne peut retenir son exclamation : « Quel océan, ses cœurs ! quel orage, ses nerfs ! / Quels nœuds de volontés serrés en son mystère ! » (p.93). Inhumain enfin est le travail conditionné par cette accélération des temporalités : « Automatiques et minutieux, / Des ouvriers silencieux / Règlent le mouvement / D'universels tictaquements » (p.121). A ce tableau des « travailleurs cassés de peine » (p.100) vient s'ajouter celui de la misère et « ces foules, ces foules, / Et la misère et la détresse qui les foulent ! » (p.98).

Démesure, rythme effréné de la ville, travail accablant, misère sociale, tels sont donc les grands traits de la ville qu'expose Verhaeren, telles sont les caractéristiques effrayantes de la modernité dont la représentation apparaît particulièrement sombre et fataliste. Modernité qui n'est d'ailleurs décrite qu'au travers d'une dramatisation des symboles traditionnels de la ville industrielle. Ainsi, les métaux, célébrés par les adeptes du modernisme, sont ici intégrés à une esthétique de la menace du machinisme avec la métaphore « mâchoires d'acier » qui assimile les attributs de la modernité à une nouvelle forme d'animalité, de bestialité, métallique cette fois. Dans « une atmosphère éclatante et chimique » (p.114), le symbole de l'électricité est mis à contribution et associé à la métaphore marine : « La ville est colossale et luit comme une mer / De phares merveilleux et d'ondes électriques » (p.115). Perversion d'un dernier symbole enfin avec un train qui se fait l'ambassadeur de la modernité et en incarne la violence et le rythme inhumain<sup>19</sup>.

<sup>16</sup> Collection dirigée par MEVY M.-F. et AGERN M., 1996 -, Paris INA. Ces émissions peuvent également être consultées à l'Inathèque.

<sup>17</sup> REY-DEBOVE J., REY A. (dir.), 1993. - *Le Petit Robert des noms communs, Dictionnaire de langue française*, Paris, Dictionnaire Le Robert.

<sup>18</sup> Exemple d'accumulation : « millions de toits », « des tours dures des faubourgs », « leurs angles droits », in « La ville », p.24.

<sup>19</sup> « Et tout là-bas, passent chevaux et roues, / Filent les trains, vole l'effort, / Jusqu'aux gares, dressant, telles des proues » (« La ville », p.22). Comble de l'ironie, Verhaeren meurt le 27 novembre 1916 écrasé sous un train à Rouen où il était venu faire une conférence, victime de cet écrasement par la modernité tant redouté et annoncé au travers de son œuvre poétique.

Prométhéenne, la modernité s'expose aux retombées, aux conséquences tragiques de l'excès. La dramatisation de la modernité débouche en effet sur une représentation apocalyptique de la ville. Celle-ci est systématiquement décrite comme le foyer du vice sous toutes ses formes, comme le lieu de prédilection d'une mort personnifiée et est résumée par l'image puissante des « cuves de vices où la cité fermente » (p.95). « Les villes de la démence » (p.99) sont donc assimilées à des lieux de perdition, dont le fou - qui ponctue de ses chansons le premier recueil - est la figure la plus évidente. La mort également revient sans cesse comme image obsédante de l'urbain. Dans un poème qui lui est entièrement consacré, elle est personnifiée et, c'est cheminant à travers la ville qu'elle est présentée : « La Mort s'en va le long des rues (...) / Tragique et noire et légendaire, / Les pieds gluants, les gestes fous, / La Mort balaie en un grand trou / La ville entière au cimetière » (p.147).

## 2-2- La macrocéphalie urbaine : le grand bouleversement de l'équilibre ville / campagne

Les titres des deux recueils associés au sein d'un même ouvrage établissent un parallèle entre les deux univers de la ville et de la campagne. Le premier poème des *Campagnes Hallucinées* pourrait surprendre le lecteur : il porte comme titre « La ville », comme si finalement, la campagne ne pouvait se définir sans la ville. A ce premier poème succède celui des « Plaines », au sein duquel la campagne est enfin introduite. Ces deux premiers poèmes présentent un intérêt en raison de la double opposition, sémantique d'abord, mais également numérique, entre « ville » et « plaines ». Le singulier en effet est utilisé pour décrire la ville, et le pluriel pour évoquer la campagne, comme si la ville était un organisme immense et uniforme et la campagne protéiforme, caractérisée par sa diversité. La représentation de ces deux univers repose donc sur un système d'opposition. Au mouvement de la ville répond « l'inertie » de la campagne (p.46).

Cependant, la représentation se complexifie par l'apparition d'une nouvelle opposition entre campagne d'antan et campagne de l'ère industrielle. La campagne a désormais pris les attributs de la ville. Monotone, elle apparaît « interminablement, toujours la même » (p.26). L'opposition transparissant entre passé et présent de la campagne est mise en évidence par une série d'antithèses se référant aux deux mondes, l'ancien aux « blés évangéliques » et le nouveau aux « machines diaboliques » (p.87). Aux « arbres parsemés d'or » succède donc la « noire immensité des usines rectangulaires » (p.86). De plus, la représentation traditionnelle de la campagne fertile est ici inversée dans le tableau d'un univers stérile : « Aux alentours, ni trèfle vert, ni luzerne rouge, / Ni lin, ni blé, ni frondaisons, ni germes » (p.26) et que résume l'expression « la stérilité du paysage » (p.57). Il est peu surprenant alors que la campagne soit elle aussi assimilée à la dégradation et à la mort, et que le poète en soit réduit à constater que « Hélas ! la plaine, hélas ! elle est finie ! / Et ses clochers sont morts et ses moulins perclus. / La plaine, hélas ! elle a toussé son agonie / Dans les derniers hoquets d'un angelus. » (p.90).

Ce constat aboutit à une représentation nostalgique de la campagne d'antan qui s'inscrit parfaitement dans la tradition du *topos* du paradis perdu, du *locus amoenus*<sup>20</sup>. Cet âge d'or se caractérisait par un équilibre tout autre entre univers urbain et univers rural : « Alors / Les champs étaient maîtres des villes, / (...) / Et nul encor ne pouvait voir / Dressés, au fond du soir, / Les bras hagards et formidables des machines. » (p.55).

L'ère industrielle correspond donc à un bouleversement de l'ancien rapport de force dont l'exode rural, « Le départ » (p.74) est un témoin. L'avant dernier poème du recueil *Les Campagnes Hallucinées*, « Le départ », semble assurer la transition avec le recueil qui suit, avec *Les Villes Tentaculaires* et organiser la liaison entre ville et campagne. Les interactions entre les deux univers se font donc désormais au profit de la ville. Une nouvelle fois personnifiée, elle devient « carnassière » (p.88) : « La plaine est morte (...) et la ville la mange. ». A l'ancienne domination de la campagne qui autorisait une coexistence et même un certain équilibre entre les deux organismes, succède le règne de la ville qui, « Victorieuse, (...) absorbe la terre, / Vaincue, elle est l'attrait de l'univers » (p.93).

<sup>20</sup> Le terme de *topos* est emprunté au vocabulaire de l'analyse littéraire, il désigne un lieu commun. Le *locus amoenus* est un lieu commun de la littérature et de la poésie depuis la Grèce antique, il correspond à un lieu clos caractérisée par nature accueillante et est associée aux notions de tranquillité et de plénitude.

L'influence de la ville sur la campagne donne naissance à l'image de la contagion, de la contamination personnifiée par « Le donneur de mauvais conseils » (p.33), par des figures plus classiques également telles « le vieux Satan des moissons fausses » (p.36) et la mort (p.69) ou encore symbolisée par « les fièvres » (p.42), « le pêché » (p.50), « le fléau » (p.65).

L'image de la ville vampirisant la campagne conduit à étudier un autre aspect constitutif de la matrice. Si la ville a gagné et imposé son emprise sur le monde rural, elle le doit à son pouvoir de séduction, à cette tentation qu'elle exerce sur les ruraux : « Et ce qui vient d'elle encor de brume et de fumée / Arrive en appels clairs vers les campagnes » / « De désirs fous ou de colères carnassières » (p.92). Cependant, la ville rêvée, la ville qui motive le « départ », l'exode n'est qu'un double de la ville réelle, c'est « La ville en plâtre, en stuc, en bois, en fer, en or / - Tentaculaire » (p.78) et dont « Le rêve ! il est plus haut que les fumées / Qu'elle renvoie envenimées ».

### 2-3- L'ambiguïté de la monstruopole : la tentation progressiste

La ville de Verhaeren mérite pleinement le qualificatif de « monstrueuse ». Le monstre est traditionnellement associé à la réunion de deux natures inconciliables dans l'ordre normal des choses. Or si le catastrophisme, le pessimisme, domine largement la représentation de la ville, celui-ci n'empêche pas un certain espoir progressiste d'émerger ponctuellement dans les deux recueils. Ainsi, intrinsèquement duale, ambiguë, la ville, foyer du vice et de la Mort, semble toutefois posséder une « âme » comme l'indique le titre d'un poème (p.91). La terminologie « âme » met à jour le paradoxe et l'hésitation qui sous-tendent la représentation de la ville chez Verhaeren puisque celle-ci renvoie au « principe de la vie morale, [à la] conscience morale »<sup>21</sup> communément opposée au principe du vice. Hésitation qui semble se concrétiser dans la suite du poème avec l'alternative posée entre « crime ou vertu » (p.92). Les attributs de la ville associés à cette représentation timidement progressiste de l'urbain sont donnés par le titre de deux poèmes : « La Recherche » (p.148) et « Les Idées » (p.152) car « Sur la Ville, dont les désirs flamboient, / Règnent, sans qu'on les voie, / Mais évidentes, les idées. ». A celles-ci s'ajoute, au delà de toute échelle morale ou humaine, la beauté<sup>22</sup>.

L'espoir n'est donc pas complètement absent puisque la représentation nostalgique d'une campagne disparue se double d'une représentation dans laquelle « Le futur éclatant est un oiseau de feu » (p.153). Ainsi, la représentation prospective de la ville oscille entre pessimisme amer, hésitant, optimisme incertain d'une ère des villes dans laquelle « L'esprit de l'homme avance » (p.157)<sup>23</sup>, et souhait nostalgique d'une renaissance du temps des campagnes<sup>24</sup>.

## 3-La matrice de la ville tentaculaire au service du politique : la représentation dramatisée et progressiste de la monstruopole dans le discours de Pierre Sudreau

### 3-1- Une version adaptée de la matrice poétique

Ce qui ressort avec le plus d'évidence dans le discours de Sudreau, c'est la récupération du mythe de la ville tentaculaire dans une logique de simplification de la matrice et de conservation de ses aspects les plus frappants. L'opposition entre monde urbain et rural et la victoire du premier sur le second en sont des exemples renforcés par les personnifications de ces deux univers : « Paris et les villages qui se meurent ». Une autre métaphore, machiniste cette fois, permet également de réactiver la matrice tout en l'actualisant, en la modernisant. A deux reprises, Paris est ainsi décrite comme un « immense aspirateur ».

<sup>21</sup> *Le Petit Robert des noms propres*, op.cit.

<sup>22</sup> « Et plus haut que n'est la force et la justice, / Par au-delà du vrai, du faux, de l'équité, / Plus loin que la vertu ou que le vice, / Luit la beauté » (p.154)

<sup>23</sup> L'être nouveau n'est autre que l'homme des villes, « Héros, savant, artiste, apôtre, aventurier » (p.156). « Son âme formidable et convulsée, / Son âme, où le passé ébauche / Avec le présent net l'avenir encor gauche » (p.94)

<sup>24</sup> « Renaîtront-ils, les champs, un jour, exorcisés (...) Jardins pour les efforts et les labeurs lassés, Coupes de clarté vierge et de santé remplies ? Referont-ils, avec l'ancien et bon soleil, / Avec le vent, la pluie et les bêtes serviles, / En des heures de sursaut libre et de réveil, Un monde enfin sauvé de l'emprise des villes ? » (p.158)

L'interlocuteur de Sudreau, le présentateur Pierre Sabbagh, se prête au jeu et vient renforcer le réseau métaphorique en décrivant Goussainville comme une « agglomération monstrueuse ». Sollicités à titre d' « experts », les autres intervenants, mettent eux aussi l'accent sur « l'immensité extraordinaire » de Paris, expression que le ministre se plaît également à répéter. Les images réanimant le mythe de la monstruopole et du déséquilibre entre la capitale parisienne et le reste de la France se multiplient avec une forte récurrence de la métaphore de la macrocéphalie, de « notre pays [...] devenu au fond une tête trop lourde pour un corps débile ».

L'outil cartographique vient également renforcer cette présence de la matrice. Ainsi, une carte proposée aux téléspectateurs permet d'apprécier la domination parisienne. Paris y est représentée en noir et son emprise sur le territoire par d'épais traits, noirs également, qui, partant de la ville, s'étendent sur le territoire environnant et ne peuvent manquer de rappeler les organes tentaculaires. Le mythe de la pieuvre urbaine semble alors s'incarner, prendre forme en la ville de Paris et se matérialiser sur la carte. Le retour en force de l'image de la démesure urbaine est donc particulièrement caractéristique du discours.

Enfin, les images alliant personnification de la ville et du monde rural et champ lexicaux de la vie et de la mort mais aussi de la maladie et de la contamination se multiplient dans le discours, convoquant une nouvelle fois cet imaginaire urbain né de l'œuvre poétique. Sudreau avertit ainsi que « c'est une folie de laisser notre capitale s'enfler démesurément » et qu'il faut « empêcher la prolifération des banlieues ». La métaphore médicale est également mobilisée. Le ministre et les différents « experts » qui viennent compléter et renforcer son discours précisent que « le mal est connu » et se résume aux termes suivants : « concentration excessive, déséquilibre, désordre ». Ils établissent une « radiographie », un « diagnostic » des « maux » urbains et y proposent ensuite des « remèdes ».

A ces images s'ajoute l'antithèse, la dualité entre deux facettes de cette même ville : « Paris, ville des grands monuments » et « Paris, ville de la misère ». De plus, les problèmes sociaux qui, depuis quarante ans selon Sudreau, sont apparus en ville tels que la délinquance, l'alcoolisme et la prostitution ne peuvent curieusement manquer de rappeler les vices de la ville de Verhaeren. Un extrait du film *La Crise du Logement* « joint au dossier » assimile directement l'univers urbain et le vice précisant que les habitants des quartiers décrits « ne sont pas prédestinés au vice ».

Ainsi, par ses propres propos ou par la convocation d'autres discours, au travers d'un réseau d'images qui structure la description de la ville, le ministre réanime et actualise de la matrice poétique de la ville tentaculaire. Cette organisation mise en évidence, reste à s'interroger sur l'intérêt que peut avoir un homme politique à inclure dans sa stratégie discursive, le motif de la ville tentaculaire.

### 3-2- Une influence non revendiquée

Tout d'abord, remarquons que si la matrice constitue un faire-valoir et un faire-croire particulièrement efficace, la référence au champ inducteur n'est jamais présente. Le motif de la ville tentaculaire n'apparaît donc pas comme référence, comme une citation mais est pleinement intégrée au discours.

De fait, il n'est pas certain que l'influence de Verhaeren soit directe. L'hypothèse d'une représentation intermédiaire ayant assurée la transmission de cette matrice est digne d'intérêt. Cohen met d'ailleurs en évidence l'importance d'une autre influence dans le discours de Sudreau, à savoir la représentation de la ville dans *Paris et le désert français*<sup>25</sup> explicitement citée par le ministre. Cet ouvrage a eu un impact considérable sur les représentations sociales<sup>26</sup>. Il aurait par exemple pu assurer ce rôle d'intermédiaire, de transmetteur de la matrice littéraire.

Une seconde hypothèse pouvant expliquer cette absence de référence directe est que la matrice a pu être intégrée implicitement pour permettre à l'énonciateur de faire référence à un modèle présent dans l'imaginaire des téléspectateurs, à une image familière, collective, sans pour autant avoir à dévoiler les ressorts sur lesquels repose son argumentation. L'absence de citation de la source poétique s'inscrirait donc dans l'économie générale de la stratégie discursive. Une critique de Cohen abonde d'ailleurs dans ce

<sup>25</sup> GRAVIER J.F., 1947 (1<sup>ère</sup> éd.), 1958 (2<sup>ème</sup> éd.), *Paris et le désert français*, Paris, Flammarion, coll. « L'Homme et la cité », p.317 (1<sup>ère</sup> éd.), 284 p (2<sup>ème</sup> éd.).

<sup>26</sup> Voir à cet égard Bernard MARCHAND, « La Haine de la ville : Paris et le désert français », de Jean-François Gravier, *L'Information géographique*, n°3, 2001, pp.234-253.



sens puisque celle-ci souligne que l'émission de TV emprunte des images au film de Roger Leenhardt et Sydney Jezequiel qui, curieusement, « sont reprises, sans citation d'origine »<sup>27</sup>. La pratique de l'intertextualité semble donc loin d'être marginale dans *Problèmes de la construction*.

En outre, si la citation d'un ouvrage considéré comme « scientifique » par l'opinion comme celui de Gravier présente un intérêt pour le politique - puisqu'elle permet d'avoir recours à une autorité scientifique, à un « spécialiste » - la référence directe à une œuvre poétique dans une émission destinée à « crier la vérité » pourrait paraître quelque peu déplacée. La prédilection pour la logique de l'intertextualité serait donc bien à propos.

Pourtant, des œuvres littéraires ou écrivains sont cités par Sudreau, notamment La Fontaine *La Cigale et la fourmi* et les mots « être un homme, c'est avant tout être responsable » de Saint-Exupéry. Pour ce qui est de La Fontaine, la préférence de la citation à l'intégration implicite pourrait s'expliquer par le genre littéraire dans laquelle la matrice est née. La fable a prétention en effet d'assurer une fonction à la fois illustrative et didactique d'une vérité d'ordre général. De fait, la référence directe à ce genre et à l'un de ses représentants les plus célèbres ne pose absolument pas problème dans un discours tel que celui que Sudreau entend proposer contrairement, là encore, au genre poétique. Pour ce qui est de Saint-Exupéry, cette préférence pour la citation pourrait s'expliquer par les représentations sociales associées à ce personnage notamment son engagement politique et sa popularité, et par le contexte de son discours. Mobiliser Saint-Exupéry, en clôture de la série d'émissions de surcroît, permet d'insister une dernière fois sur le parallélisme établi tout au long du discours entre le combat contre l'oppression nazie, la résistance, (qui pèse, à cette époque, de manière extrêmement forte dans l'imaginaire collectif) et le combat contre les logements insalubres.

Quelle qu'en soit l'explication, l'omission du champ inducteur s'avère particulièrement efficace. En effet, le rappel du mythe de la monstruopole de Verhaeren réanime inconsciemment des représentations sociales, les exacerbe facilitant ainsi l'adhésion au discours. De plus, la négation de l'historicité de la représentation de la monstruopole et de la permanence des problèmes urbains permet la dramatisation de la situation urbaine de la fin des années 1950 qui est donnée à voir comme complètement inédite. Cette instrumentalisation des matrices anciennes sous les traits de l'inédit assure une performativité au discours en associant le mythe de la monstruopole à la représentation « réelle » et ponctuelle de l'urbain des années 1950.

### 3-3-3- La justification de choix d'actions politiques sur la ville

La mise en scène de la monstruopole à laquelle participe la matrice de la ville tentaculaire permet en fait la mise en valeur d'une proposition politique reposant sur l'idée de Progrès. En effet, la représentation, hésitante chez Verhaeren, tranche alors définitivement en faveur du progressisme, pour la possibilité optimiste donnée par le poète. La représentation de la monstruopole dans ces émissions ne débouche pas sur une conception nostalgique de la campagne et sur « un refus conservateur de la ville » mais au contraire « elle se caractérise (...) par une adhésion, un parti-pris de modernité et d'apologie de l'urbanisme moderne assez caractéristique du gaullisme de la fin des années cinquante »<sup>28</sup>.

Dans le discours du ministre, la matrice de la ville tentaculaire est donc utilisée afin de renforcer le caractère catastrophiste de la situation française concernant les rapports entre la capitale et le reste du territoire mais aussi le problème du logement. La matrice prend donc place dans une stratégie discursive. La dramatisation de la crise urbaine permet de justifier et même de légitimer une action sur l'urbain qui, du fait de l'efficacité de la mise en scène discursive, paraît non seulement souhaitable mais inévitable et même inespérée. Le ministre en vient à présenter l'urbanisme et l'aménagement du territoire comme les deux grandes solutions face aux dangers de la « macrocéphalie » parisienne. La récupération de la matrice de la ville tentaculaire participe à la mise en valeur d'un choix politique en matière d'aménagement. Les grands axes de cet urbanisme providentiel reposent sur la déconcentration de la région parisienne, la construction des villes nouvelles et le moderno-fonctionnalisme comme solution à la crise du logement.

<sup>27</sup> COHEN E., op.cit., p.119. à propos de LEENHARDT R., JEZEQUIEL S., *Paris et le désert français*, 1956, noir et blanc, 27mn.

<sup>28</sup> COHEN E., op.cit, pp.123.



Conclusion :

La comparaison entre les deux versions de la matrice de la ville tentaculaire amène à constater le peu de mutations qu'elle a connu malgré la grande différence des deux genres de discours dans lesquels elle s'insère et le fossé temporel qui les sépare. Cette permanence s'explique en partie par l'efficace du pouvoir évocatoire de la ville tentaculaire qui constitue une plus-value persuasive dans l'économie d'un discours visant à justifier une action sur l'urbain. La force des images créées par le genre poétique permet à la matrice d'assurer une fonction rhétorique dans le discours politique auquel elle est intégrée. L'étude de l'instrumentalisation de la matrice poétique a donc permis de poser avec une acuité particulière la question du genre.

L'analyse proposée a ainsi mis en évidence les ressorts d'un discours qui précédait et justifiait la matérialisation d'une représentation urbaine imprégnée par le mythe de la monstruopole. La réflexion est partie d'une proposition théorique visant à considérer la ville comme un système de représentations en interaction perpétuelle et d'étudier le rôle de la littérature dans ce système. Elle a proposé la notion de matrice comme nouvel outil, et a ainsi pu préciser l'enjeu pragmatique qu'elle pouvait représenter pour l'analyse de l'urbain.